

Le nouveau cinéma français **Le bonheur, c'est sérieux**

Janick Beaulieu

Number 174, September–October 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/49825ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Beaulieu, J. (1994). Le nouveau cinéma français : le bonheur, c'est sérieux. *Séquences*, (174), 22–24.

LE NOUVEAU

sent les cinéastes qui n'œuvrent pas pour les *majors*. Mais bien qu'ils n'aient pas à répondre aux exigences prétendument castratrices de l'industrie, ceux-ci se prévalent encore souvent du langage platelement classique qui sévit dans la plupart des productions hollywoodiennes (ou d'ailleurs). Sans doute espèrent-ils par là se faire remarquer par les gens de l'industrie... Quoi qu'il en soit, le cru 94 s'est montré plus audacieux. On retiendra particulièrement l'approche *altmanienne* de Jeff Seymour dans sa réalisation de **Rave Review**; les plans tableaux de **Clerks**, une comédie cinglante tournée avec un budget risible mais un sens aigu du mon-



Jeff Anderson et Brian O'Halloran dans **Clerks**

tage et des dialogues; l'excellente direction d'acteurs et la mise en scène nerveuse de **Federal Hill**, qui ne vont pas sans rappeler ceux des premiers films de Martin Scorsese; l'austérité et la précision du découpage dans **What Happened Was**, un huis clos qui nous fait pénétrer subtilement l'enfer de deux personnages étonnants; et, bien sûr, l'extraordinaire stylisation de **Fresh**, la plus flamboyante et la plus maîtrisée de ces productions indépendantes (la mieux nantie aussi, il faut le rappeler, **Fresh** ayant bénéficié d'investissements étrangers).

Boaz Yakin a composé une symphonie urbaine à même la cacophonie et le pouls des ghettos de New York. En fait, le film fait véritablement penser à une partition musicale: il en possède la complexité et la résonance, la richesse d'interprétation et la cadence. Des intrigues multiples se tissent autour

de **Fresh**, le personnage principal, comme autant de variations harmoniques autour d'une mélodie centrale. L'adolescent fait avancer l'histoire, soutenu par un rêve, un leitmotiv si l'on veut: le désir de transcender son milieu. Et l'émotion d'aller crescendo, jusqu'à la chute finale. Le réalisateur préférerait sans doute que l'on compare la structure de son film à une partie d'échecs, puisque ce sont les règles du jeu, et les pièces de l'échiquier, qui donnent, à son jeune héros, l'inspiration dont il a besoin pour imaginer l'arnaque qui le délivrera de son carcan social. Quoi qu'il en soit, au-delà de l'admirable architecture du scénario et de l'imagination déployée dans la confection des autres personnages, à la fois ultra-réalistes et funèbrement poétiques, on ne peut qu'écarquiller les yeux devant la beauté parfois saisissante de la réalisation de Yakin. La palette expressionniste des couleurs, mais aussi l'insertion de cadrages obliques en mouvements, l'utilisation du ralenti et l'intrusion abrupte du silence sur la bande son (autrement meublée par la musique toujours inspirée de Stewart Copeland) créent, par moments, une forte impression d'onirisme. Le film est peut-être trop long, arythmique si l'on veut, mais cette réserve compte pour peu devant l'indéniable talent que recèle ce premier film.

C'est ce genre de production qui aurait dû représenter les États-Unis au sein de la compétition officielle, au lieu de **There Goes My Baby**, une aberration écrite et réalisée par Floyd Mutrux, un *has-been* des années 70, parrainé par Orion Pictures, une *major*, bien entendu. C'est à nous faire désespérer d'Hollywood. Ou de Serge Losique, qui, de toute évidence, ne sait guère courtiser les gros producteurs américains puisque ces derniers préfèrent, à chaque année, envoyer leurs meilleurs films au Festival de Toronto. *Oh well...* ♦



Trop de Bonheur

Le Festival nous a présenté quelques films du nouveau cinéma français. Cette expression veut souligner le fait que ces réalisateurs en étaient à leur premier ou second film destiné aux salles. Ces nouveaux cinéastes semblent avoir une prédilection pour la France profonde. Sur les sept films présentés, trois étaient réalisés par des femmes.

Janick Beaulieu

CINÉMA FRANÇAIS

Le bonheur, c'est sérieux



Mathieu Demy et Julie Gayet dans *À la belle étoile*

Avec **Regarde les hommes tomber** de Jacques Audiard, nous suivons à la trace Marx et Johnny. Marx aussi petit flambeur que gros perdant affirme qu'il travaille pour Donata. Il s'adjoint Johnny, alias Frédéric. Ce dernier a peur de son ombre. Il mange en gardant la bouche ouverte. Il affiche des yeux de clébard et il est pot de colle comme il ne s'en fait plus. Et voilà qu'un jour il se paie le luxe d'une tentative de suicide. Comme Johnny a tout ce qu'il faut pour faire un chien couchant, Marx lui

ordonne de devenir un tueur à gages. Il est fortement question aussi d'un certain Simon qui veut venger son pote Mickey qui est dans les «comas dépassés». Il s'agit d'un polar qui se voudrait psychologique. Du moins dans les intentions. A cause d'une multitude de plans rapprochés. Le duo Marx-Johnny ne manque pas de pittoresque. Mais le rythme a des ratés. Quand il est question de polar, cela peut devenir gênant.

Vous connaissez le syndrome du blouson volé? La psychologie qui se

prend au sérieux ira jusqu'à affirmer que la fidélité en amour peut développer des névroses obsessionnelles chez les enfants. Papa Pierre et maman Véro sont mariés depuis vingt ans. Ils sont coupables d'une fidélité constante. Leur fils Antoine a volé un blouson. Ce chapardage pourrait résulter d'une overdose de normalité de la part de Pierre et de Véro. Le transfert de culpabilité aidant, Antoine se sent marginalisé par rapport aux autres couples abonnés au divorce. En réalité, il s'agissait d'un pari entre

copains. Avec **Pourquoi Maman est dans mon lit?**, Patrick Malakian nous offre une comédie sur la psychologie qui complique tout sans rien arranger. C'est filmé d'une façon très classique. Il y a là comme un transfert de sympathie de l'écran à la salle. C'est léger comme un cerf-volant couché sur un lit de vent. On rigole comme un ruisseau guilleret.

Le bonheur, c'est sérieux. Il ne faut pas en rire d'autant plus qu'on dit que le bonheur n'arrive qu'après un grand malheur. Tenez, par exemple, c'est le soir de Noël. Dans un bar, Michel dans la quarantaine rencontre André. Ils prennent un verre ensemble. Michel est veuf. Sans enfants. André l'invite chez lui. Comme par hasard, la femme d'André s'appelle Andrée. Ensuite, Nadine vient réclamer l'écharpe que porte Michel qui ne veut pas la lui rendre. Nadine et Michel se rencontreront par hasard chez André. **Faut pas rire du bonheur** de Guillaume Nicloux se présente comme un petit film sur l'errance un soir de Noël quand, au hasard des rencontres, on entre en contact avec des coïncidences. A la fin, on se rend compte que, dans ce film, tout a été tricoté serré et que rien n'a été laissé au hasard. La fin nous invite à une étonnante découverte.

Pourquoi se croit-on découvrir d'un nouveau monde quand un film aborde les rivages de l'adolescence? Peut-être parce que toutes les adolescences se ressemblent mais sans jamais se copier. En fait, chaque

adolescence est unique parce que soumise aux événements vécus et aux personnes côtoyées. Personnes et événements peuvent varier à l'infini à l'instar des sept notes de musique qui peuvent engendrer une infinité de mélodies. Avec **Les Amoureux** de Catherine Corsini, nous sommes en présence de Marc, un lycéen de 15 ans, qui vit à Monthermé, une petite ville française qui jouxte la Belgique. Après plusieurs années d'errance, Viviane vient dans son bled natal pour renouer avec son père et Marc, son demi-frère. Une curieuse relation s'établit entre Marc et Viviane. Cette dernière l'invite à un voyage initiatique. Et voilà qu'elle s'amourache de Tomek, un travailleur polonais. Devant cette trahison, Marc fait montre d'une forte jalousie. La réalisatrice ne craint pas de déboucher les zones indécises de l'identité des sexes. Marc ne comprend pas qu'un vieux copain le laisse tomber pour une fille. Et il y aura d'autres pleurs et d'autres grincements de dents. Corsini m'a donné l'impression de ne pas savoir comment terminer son film. Cependant, l'ensemble dégage une belle assurance, agréable à fréquenter. La direction des acteurs s'avère intéressante. Ils sont tous criants de générosité.

Dans le Paris d'aujourd'hui, c'est l'histoire de Thomas, âgé de 17 ans, qui dessine un parcours sinueux entre quatre femmes dont il tombe amoureux. Elles se nomment Marion, Rébecca, Claire et Hannah. Au début, notre thérion semble mélangé dans les fils des amours éperdues. Nous aussi. D'autant plus qu'une caméra par trop nerveuse finit par devenir énervante. Quand Thomas ne drague pas, il cherche un corps avec qui coucher. **À la belle étoile** rend hommage à Truffaut, Demy et les autres. On dirait un recueil d'hommages choisis. Les séquences musicales sont réussies. D'autres séquences nous accrochent. Par exemple, la visite de Thomas chez un médecin, le coup de la couronne de fleurs

convertie en offrande d'amoureux... En somme, ce premier long métrage d'Antoine Desrosières affiche un amoureux éperdu du cinéma. Quand ce réalisateur de 23 ans aura maîtrisé son art et trouvé son style, il pourra peut-être nous offrir des films étonnants. Attendons voir.

Petits arrangements avec les morts de Pascale Ferran a remporté le Prix de la Caméra d'Or au dernier Festival de Cannes. Et c'était mérité. Film étonnant pour une première œuvre. Il s'agit d'un triptyque qui embrasse trois points de vue différents. 1-Jumbo. Jumbo est un nom d'espion. Le petit garçon se dit instable avec des parents très nerveux.

Son ami Patrick est mort d'un cancer de l'intestin. Les parents de Jumbo pleurent et lui demandent de faire des excuses. Ici, il est question de responsabilité même quand ce n'est pas de votre faute lorsque certaines choses arrivent. Pour notre Jumbo, c'est l'occasion de mourir au monde de son enfance. 2-François. François, depuis dix ans, travaille dans un insectarium. Il s'occupe de mouches décédées. Il trouve que son frère ne lui accorde aucune attention. C'est une façon de mourir à sa famille surtout quand on culpabilise au sujet de certaines casseroles après le décès de la petite sœur Lili. 3-Zaza. Pour Zaza dans la quarantaine, sentir que la

mort se penche sur elle, c'est une certaine manière d'apprivoiser cette dernière et de régler ses comptes avec la mort des autres. Et l'énergie contrariée par l'insomnie à cause du surmenage peut revêtir la forme d'une certaine purification. Au début, on nage en plein mystère. Ensuite, on finit par découvrir ce qui relie Zaza avec tous ceux qu'on a rencontrés. Il s'agit d'un jeu habile de recoupements qui nous font voyager dans le temps des impressions à la manière d'un rêve éveillé qui cognerait à la porte de certains souvenirs qu'on croyait enfouis. Il y a là une façon subtile d'appréhender le temps au cinéma. C'est du grand art. ♦

PALMARÈS DU FESTIVAL DES FILMS DU MONDE DE MONTRÉAL 1994

Longs métrages

Grand Prix des Amériques:
ONCE WERE WARRIORS de Lee Tamahori (Nouvelle-Zélande)

Grand Prix spécial du jury:
CANCIÓN DE CUNA de José Luis Garci (Espagne)

Prix de la mise en scène:
José Luis Garci pour CANCIÓN DE CUNA (Espagne)

Prix de la meilleure contribution artistique pour la photographie:
Jacques Loiseleux et François Protat pour KABLOONAK (Canada/France)

Prix d'interprétation féminine:
Rena Owan pour ONCE WERE WARRIORS (Nouvelle-Zélande)
Helena Bergstrom pour LA DERNIÈRE DANSE (Suède)

Prix d'interprétation masculine:
Alan Rickman pour MESMER (Grande-Bretagne/Canada/Allemagne)

Prix du meilleur scénario:
David Stevens pour THE SUM OF US (Australie)

Courts métrages

Premier Prix:
SCRATCH TICKET de John Fawcett (Canada)

Deuxième Prix:

AU BORD DU LAC de Patrick Bokanovski (France)

Autres prix

Prix de Montréal (meilleur premier long métrage de fiction):

EVERYNIGHT, EVERYNIGHT d'Alkinos Tsilimidos (Australie)

Prix du public Air Canada:

ONCE WERE WARRIORS de Lee Tamahori (Nouvelle-Zélande)

Prix du meilleur film canadien (choix du public):

LE VENT DU WYOMING d'André Forcier

Prix de la critique internationale (FIPRESCI):

LE VENT DU WYOMING d'André Forcier (Canada) (en compétition)

VEILLÉES D'ARMES — HISTOIRE DU JOURNALISME EN TEMPS DE GUERRE de Marcel Ophuls (France/Allemagne)(hors compétition)

Prix du jury oecuménique:

ONCE WERE WARRIORS de Lee Tamahori (Nouvelle-Zélande)

Mention spéciale: CANCIÓN DE CUNA de José Luis Garci (Espagne)